

THÉÂTRE DE LA SEMEUSE

# Le régal d'un spectacle de marionnettes : HYDE 1=2

D'après l'œuvre célèbre de Stevenson adaptée et mise en scène par Serge Dotti, Aurélie Peglion, et leurs amis artistes. Hyde 1=2, un merveilleux objet poétique.



Voici un objet poétique dont la séduction s'exerce longtemps après que se soient tus les applaudissements, que soit tombé allais-je dire, le rouge rideau du théâtre. De rideau, il n'y en a point. C'est un spectacle de marionnettes – fort belles, les marionnettes, dessinées par Edmond Baudoin, réalisées par Arkétal- dont le texte, écrit, adapté par Serge Dotti s'inspire de « L'étrange cas du Docteur Jekyll et de Mister Hyde », œuvre célèbre de Stevenson.

Ayant à deux reprises assisté à cette représentation, ayant résisté – je le regrette encore – au plaisir de la savourer une troisième fois, je demeure sous le charme majeur des images, des sons, des éclairages, tous éléments qui participent de l'originale et savante scénographie de François Guillemet : cette sculpture habitable, pourrait-on dire, à l'intérieur de laquelle se déplacent et la comédienne Aurélie Peglion, et les personnages qu'elle manipule. Une sculpture à trois niveaux ascendants. D'abord un quartier de Soho à la lueur des réverbères, un banc, des pavés, au dessus, une rue de ce même quartier ouvrier de Londres, mal famé, nuitamment désert : c'est le monde du dehors, le cadre où s'exerceront les exploits nocturnes de Mister Hyde. Et troisième niveau, une maison au rez de chaussée aveugle, éclairée au premier étage. C'est le laboratoire du Docteur Jekyll, c'est le monde du dedans qu'une porte salie par le temps et les graffitis relie au monde du dehors. Par elle s'accomplit le passage de Hyde à Jekyll, de Jekyll à Hyde, par elle, et par ce breuvage au pouvoir quasi divin, concocté par le bon docteur J. Je bois, je me métamorphose, le bien du mal en moi se séparent. N'était-ce pas le but des « billevesées scientifiques » de Jekyll ? Démêler l'imbrication, dans l'âme humaine, des vertus et des vices, de la bestialité et de l'humanité ?

C'est que le bon docteur, sous sa redingote, son haut de forme de notable bien pensant, connaît certaine propension pour les plaisirs douteux, les comporte-

ments inavouables. S'il boit sa potion magique, c'est pour en finir de ces contradictions. Donc, il boit. Et, cris et convulsions horribles, il accouche, en quelque sorte, de son double monstrueux, Edward Hyde, lequel, à peine mis au jour s'écrie « Je suis libre ». Le breuvage, la porte assurent la dualité du personnage, les métamorphoses de Jekyll en Hyde, et réciproquement. De même qu'elles assurent l'impunité. Hyde, moi monstrueux de Jekyll, dont l'apparence inspire l'horreur et l'effroi à ceux qui le croisent dans la nuit des rues de Soho, nuit traversée par des lueurs de réverbères ou par quelques clartés lunaires aux reflets roussâtres, Hyde peut, sans périls, consommer ses plaisirs et ses crimes, piétiner une fillette, assassiner un membre de la chambre des Lords. Sauvagement. Qui pourrait soupçonner le bon Docteur Jekyll ? Ce n'est pas de la loi que viendra le châtement.

Aurélie Peglion, comédienne, ici marionnettiste, et comme presque tous les personnages, de noir vêtue, - sont, de rouge vêtues, la fillette, la prostituée - fait corps avec ces créatures qui la prolongent, auxquelles elle insuffle une gestuelle, une voix, la vie. Pour notre plaisir, le châtelet traditionnel des spectacles de marionnettes a disparu. La manipulatrice est partie prenante, fond mouvant, méplats du visage, arcades, sur lequel se détachent, un peu floues comme le sont les figures d'un rêve, les ombres les reflets des participants, ombre elle-même parfois, se déplaçant en silence d'un niveau à l'autre, ou buste penché et marionnettes au poing, en mains, poussant le spectateur à prendre mesure des proportions, des dimensions : presque gigantisme de la meneuse de jeu, presque nanisme (exquis) de ses partenaires.

Aux sept voix différentes que la comédienne utilise pour caractériser les acteurs, - et c'est une gageure- à la belle déambulation, à travers les étages de cette sculpture habitable, de tous ces personnages, se joignent, s'unissent, et

l'accompagnent musical de Serge Pesce, qui usant de l'archet, tire de sa guitare comme d'un violon, des sons étranges, un air, tout le suivi délicat d'un langage musical approprié aux circonstances, et le jeu savant des éclairages de Thomas Gracia, dont l'importance est majeure dans un spectacle où l'essentiel des événements se déroule dans les ténèbres, où noires sont les rues, noirs les habits et les âmes.

De cet objet poétique, l'unité intérieure est sans failles. Transformée par la grâce des artistes participants, la fable philosophique de Stevenson, austère et grave, devient ce jeu délicieux, qui, bien qu'il agisse de violence et de crimes, se pare – ô paradoxe - d'un petit air d'innocence, Que ne joue-t-on, alors, me souffle la pédagogue qui est en moi, cette petite merveille dans les écoles de la République, et jusqu'à la fac, particulièrement chez les philosophes. De beaux débats (démocratiques) en perspective : Du bon usage de la science, des rapports de la liberté et de la morale, de cette bonne vieille « nature humaine » qui permet depuis tant de siècles de justifier tant de crimes etc.. On pourrait y ajouter quelques remarques d'ordre linguistique considérant que le bon docteur Jekyll suit, selon la formule, sa pente, ce qui le perdra. Suivre sa pente, oui, écrit Gide (un grand humoriste) mais en la remontant. Sans oublier jamais que la morale est par définition contraire à la nature, aux instincts sauvages qui sont en nous. On pourrait aussi considérer les expressions à la mode (pré-hydiennes ?) si présentes dans les conversations, les films les bus etc.. Du genre, fais comme tu sens, écoute ton instinct, suis ton intuition première (très dangereuse, l'intuition première selon Barthes) etc. Oui, « Hyde 1=2 » est non seulement un bel objet poétique dont on espère d'autres représentations. Il pourrait être un outil pédagogique, un moment heureux dans la construction de la personne.

Paule STOPPA



LE COIN CD

## Letting go

Jacques Helmus – Cristal Records

Il y a du beau monde sur cet album : Manu Katché, Alfio Origlio, Mario Stantchev ou Jérôme Regard, accompagnent en effet le saxophoniste Jacques Helmus. Sa formation classique qu'il utilise allègrement avec comme résultat un certain côté décalé, par rapport aux autres musiciens, donne à l'œuvre une identité particulière. Des 10 morceaux inédits, dont 6 sont composés par le saxophoniste, le « groove » est toujours bien présent, grâce peut-être à la batterie agréablement mise en avant, et évidemment grâce aux styles des batteurs qui se partagent les titres, à savoir Manu Katché et Andy Barron. La section rythmique est complétée par la contrebasse de Jérôme Regard, et celle de Didier Del Aguila, lequel la troque parfois contre une basse électrique, ce qui n'est franchement pas désagréable (je dis ça parce que beaucoup désapprouvent le recours à la basse électrique dans le jazz, ce qui est excessivement intransigeant pensè-je. Mais je peux me tromper.). Didier Del Aguila nous gratifie d'ailleurs d'un court solo sur le morceau intitulé Quasi Perfetto, qui en concert doit sûrement faire vibrer la foule.



Les pianistes sont aussi à la fête et Mario Stantchev (qui d'ailleurs signe trois titres) et Alfio Origlio se partagent l'album avec brio. Un album construit autour du concept du lâcher prise, ainsi que nous l'explique Jacques Helmus : « Laisser faire, lâcher prise : c'est l'état d'esprit dans lequel j'ai conçu cet album. Laisser autant que possible la musique faire de mon saxophone la voix du chant intérieur... Le but : ne pas chercher la note qui « tue », mais faire belle chaque note qui vient ». Ceci dit, le risque est du coup d'en faire trop, de notes, ce qui est parfois le cas ici de la part de Jacques Helmus. Mais qu'à cela ne tienne, le « groove » est là !

## Ecllosion

L'œuf Big Band - Cristal Records / Harmonia Mundi

« Ne faites pas le boeuf, écoutez l'oeuf ! », proclament gaiement les membres de ce big band rhodanien sur leur site internet. D'accord, écoutons-le. (...) Ah, oui ! Sympa. Joyeux. Musical, dans le noble sens du terme. Très bonne impression. Mais poussons la description. Pourquoi L'œuf vous demandez-vous, si vous êtes comme moi ? En fait, c'est, exactement, O.E.U.F., pour Orchestre Energique à Usage Fréquent. Au-delà de l'auto dérision, cet album n'est pas à prendre à la légère. Les deux compositeurs, Pierre Baldy-Moulinier et Christophe Métra gèrent depuis 2002, un ensemble de 18 musiciens répartis en autant de trompettes, trombones, saxophones, batterie, guitare, piano et percussions.



Le BB réunit quelques uns des meilleurs solistes de la région Rhône-Alpes, et la musique présente des aspects évidemment jazz, mais pas que. Ainsi qu'on le lit sur le site internet, « Il en résulte, de par le parcours musical des deux compositeurs, une grande diversité des genres puisque l'on voyage du Jazz au Funk, de la Musique Cubaine au Hard Bop. Leur volonté commune est d'offrir une musique accessible au plus grand nombre où s'exprime, par la mise en valeur de chacun des membres du Big Band, une évidente joie de jouer et de se retrouver ». On regrette tout de même, s'il fallait faire une critique, la guitare saturée dans les choros. Enfin, ne vous arrêtez surtout pas à la pochette qui ne fait pas vraiment rêver, disons-le. Et qui évoque plutôt un pauvre poulet de batterie qu'un heureux poulet de Bresse !

R.F.

• Retrouvez toute l'actualité et les rendez-vous Jazz de la Côte d'Azur sur [www.rivierajazzclub.com](http://www.rivierajazzclub.com)